

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION

— R —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTRÉAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGAËN

1ère insertion - - 30 cent

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERME

CONDITIONS SPECIALES

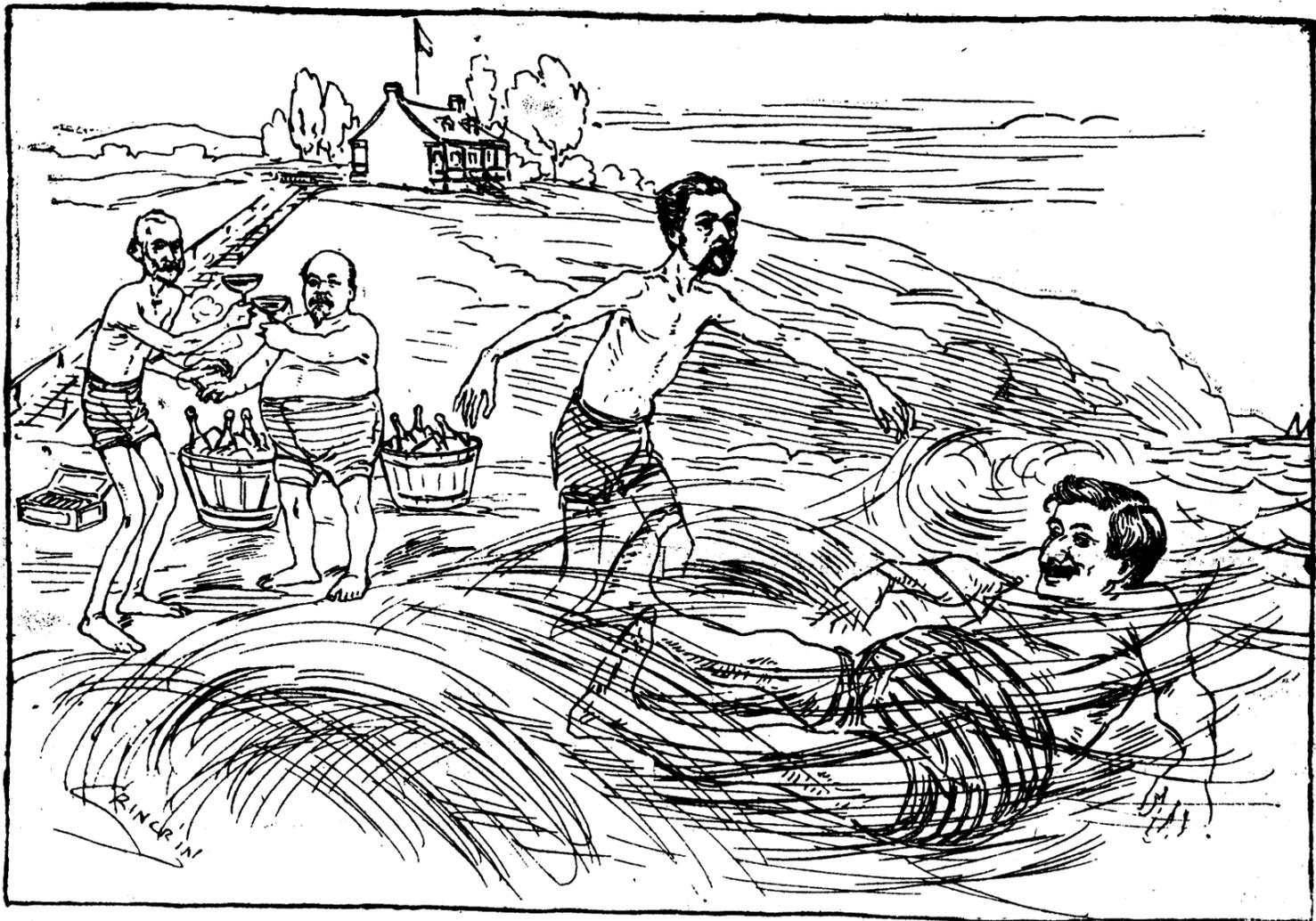
LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTRÉAL, SAMEDI, 6 AOUT 1887

No 46



### LE FRESH AIR FUN A TADOUSAC

**Duhamel.**—L'eau est trop froide, c'est assez pour me faire perdre la voix.  
**Mercier.**—Envoyons fort pendant que nous y sommes. C'est le gouvernement qui paiera.

**Gagnon.**—En toute chose il faut considérer la fin. Shehyn, comment vas-tu t'y prendre pour faire passer ça d n les comptes publics ?  
**Shehyn.**—Je vais charger ça au Fresh Air Fun.

#### Le vin et les bouteilles

On a remarqué qu'une pièce de vin vieux et de bonne qualité ayant été mise dans des bouteilles de diverses provenances, le vin mis dans de vieilles bouteilles dites de Rouen s'est amélioré, tandis que, dans les autres bouteilles, il a pris un petit goût de verdeur qui le ferait prendre pour un vin nouveau. Le fait tient à la différence de nature entre les verres qui entrent dans la fabrication des bouteilles. L'influence de la nature du verre est telle, qu'on lui attribue les modifications que le vin subit, quand on le conserve longtemps en bouteilles. Aujourd'hui la composition du verre à bouteille est très variable : les fondants ordinaires (soude et potasse) sont souvent remplacés par des fondants d'un prix moins élevé (chaux, magnésie, oxyde de fer) sur lesquels les acides du vin ont plus d'action. C'est la substitution de la chaux à une partie de la potasse et de la soude qui paraît la cause principale de la mauvaise qualité des bouteilles : dans celle où le vin s'améliore, la proportion de chaux ne dépasse pas 18 à 20 pour cent. Malheureusement on ne peut connaître les différences que par l'analyse chimique ; dans l'usage quotidien, il ne faut donc pas se laisser guider par le bas prix de certaines bouteilles quand il s'agit d'y mettre du bon vin.

#### Curieux enlèvement

Un double enlèvement, qui a eu lieu ces jours-ci dans le comté de Nelson (Kentucky), a eu un dénouement aussi curieux qu'inattendu. Deux frères, Williams et Sam Brown, courtoisaient deux sœurs, Sallie et Mary Sanders. Williams s'était fiancé à Sallie et Sam à Mary. Malheureusement, les parents des jeunes filles étaient opposés à ce double mariage, et les frères Brown se sont entendus pour enlever leurs fiancées et les épouser en même temps, en dépit de M. et de Mme Sanders. Les jeunes filles se sont prêtées de la meilleure grâce du monde à ce projet ; toutefois, en montant en voiture, elles ont voulu changer provisoirement de fiancé afin de dérouter leurs parents dans le cas où ils viendraient à apprendre trop tôt leur départ. Ainsi donc Mary est montée dans la voiture de Williams et Sallie dans la voiture de Sam. Le départ des amoureux s'est ébruité presque aussitôt, et M. Sanders furieux a sauté sur un cheval et s'est mis à la poursuite des fugitifs. Il les a rejoints assez promptement ; il n'a pu cependant arrêter que la voiture de Sam et Williams a continué sa route au galop avec Mary. Mais le plus drôle, c'est qu'arrive à Jeffersonville (Indiana), le Gretna Green pour les jeunes amoureux du Kentucky.

Williams, ne voulant pas avoir fait le voyage pour rien, a épousé la fiancée de son frère !

Comme on lui demandait si, à son retour dans le comté de Nelson, cette nouvelle complication ne lui causerait pas des désagréments avec son frère, Williams a tranquillement répondu : " Je ne pense pas. Les deux sœurs se ressemblent beaucoup et je m'arrangerai toujours avec Sam."

#### La première grève

La première grève, d'après l'Intermédiaire des chercheurs et curieux : C'est en 1779 que, pour la première fois, tout un corps de métier s'entendit pour quitter son travail. Cette année-là, les cochers de Paris, mécontents de ce qu'une nouvelle entreprise de voitures d'été autorisée et leur fit concurrence, refusèrent de travailler. Un certain nombre de cochers de fiacre, armés de leurs tonets, se rendirent à Choisy, où se trouvait la courbet, ayant obtenu une audience ils se plaignirent au roi des nouveaux cochers qui empiétaient sur leurs droits. Le roi promit de leur faire rendre justice, mais il les prévint en même temps qu'ils seraient tous punis pour avoir interrompu leur service et causé ainsi un préjudice au public.

#### VARIETES

Une bonne se présente dans un petit restaurant et demande au patron de l'établissement s'il n'a pas besoin d'une cuisinière.  
 — Je pourrais rendre à monsieur de grands services, dit-elle.  
 — Que avez-vous faire ?  
 — Je puis faire jusqu'à soixante-dix sandwiches avec un quart de beurre.

Les Parisiens en province.  
 L'un d'eux entre dans un café.  
 — Donnez moi une bavaroise au chocolat.  
 Le garçon, qui ne connaît pas cette consommation, après avoir réfléchi un instant :  
 — Monsieur, il y a bien encore du chocolat, mais il ne reste plus de bavaroises !

Un Anglais irrespectueux vient de faire une jolie tumisterie à la reine Victoria. Il a répandu le bruit que la reine donnait un berceau d'argent et six guinées à tout enfant né le jour du jubilé (21 juin). Immédiatement, lettres d'avis de pleuvait chez la reine, qui s'est empressée de faire démentir la générosité qu'on lui prêtait.

## LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-  
riablement payable d'avance. Nous le vendons  
aux agents huit cents la douzaine.  
Toutes communications doivent être adressées  
comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 6 AOUT 1887



## CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

VICTOIRE REÇOIT DES NOUVELLES DE QUÉBEC

Londres, 2 août.

Mon cher Violon,

J'ai profité du slack pour faire un petit voyage et j'ai poussé jusqu'en Angleterre. Les cérémonies du Jubilé de la bourgeoisie étaient finies et elle était presque revenue de ses fatigues.

Après être arrivé à Londres, j'ai piqué tout droit à Windsor, une jolie petite paroisse qui est à une heure de chemin de fer de mon auberge. Les domestiques ont toujours gardé la bonne accoutumance de me recevoir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Lorsque je cognai à la porte de la cuisine on se dépêcha de m'ouvrir. Le souper était fini depuis longtemps et les servantes achevaient leur train avant de commencer la veillée avec leurs cavaliers.

Celle qui m'avait ouvert la porte me dit que la bourgeoisie m'attendait avec impatience dans son petit salon au ras de la salle à manger.

Je grimpai l'escalier quatre à quatre et dans un crac je me trouvai en la présence de Mame Victoire qui était en train de faire un radoub au fond de culotte d'un de ses petits enfants.

—Bonjour, madame, j'ai pas voulu vous déranger pendant les exercices du Jubilé et j'ai cru qu'il valait mieux attendre un petit brin afin que vous puissiez vous remettre sur farine.

—Mon cher Ladébauche, répondit la bourgeoisie, je suis pas mal tannée de toutes les fêtes qu'on m'a données à l'occasion de mon Jubilé. Je commence un peu à reprendre mon respire. On ne m'a pas lâchée d'une journée pendant un mois. Toutes les adresses que j'ai reçues, ça ferait au moins une vingtaine de voyages à foin.

—Est-ce que vous avez lu toutes ces adresses-là ?

—Ah ! binche, je ne pense pas. Je les ai fait lire par mes hommes de cour et c'est eux qui ont répondu. Ma foi, je t'avouerais franchement que j'ignore si les Canayens m'en ont envoyé une.

—Pour ça, oui. Vous avez dû en recevoir une charge. Les Canayens les ont écrites avec leur écriture des dimanches et leur grammaire devant les yeux.

—Dans tous les cas, mon cher Ladébauche, je ne les ai pas vues. Mais changeons de propos, j'ai appris par les gazettes que vous aviez du nouveau à m'apprendre par rapport à ce qui se passe dans ma province de Québec.

—Du nouveau, ma chère dame, il y en a ben gros, je vous assure. Je vais vous conter ça.

—C'est ça, envoie fort, pendant que tu y es. J'ai le temps de t'écouter ce soir.

—Eh bien, il faut que je vous dise tout d'abord que Mercier le Chef des Rouges, a réussi à enjôler les castors.

—Qu'est ce que c'est que ça, des castors. Je ne connais pas de castors.

—On appelle Castors par chez nous des conservateurs mal apprivoisés qui préfèrent paccager avec les Rouges que de soutenir un gouvernement approuvé par tous les canayens honnêtes et sensés. C'est une "gang" d'imbéciles qui ont essayé de venir au pouvoir en se servant de la religion, en traitant d'hérétiques, de catholiques libéraux, de francs-maçons et d'orangistes, tous ceux qui ne pensaient pas comme eux.

Ces gens-là, au lieu d'écouter les conseils de leurs évêques, ont préféré se joindre aux Rouges qui se servent d'eux pour tirer les marrons du feu. Maintenant que Mercier se croit fort, il les a envoyés paître et les Bleus n'en veulent plus parce qu'ils mettent toujours la chicane dans le camp. Aujourd'hui les castors ont une patte de derrière sous la queue et l'autre vous savez où.

—Je comprends ce que sont vos Castors. J'en ai aussi chez moi. Mes Castors, malheureusement pour eux, n'ont jamais réussi et j'en suis fort aise.

—Mercier, voyez-vous, ma chère dame, s'est rendu le maître absolu des Castors. Il faut aujourd'hui qu'ils jouent le second violon. Ça finit par les embêter ; aujourd'hui ils "kickent" parce qu'ils n'ont pas leur part du gâteau. Rien de plus saffre qu'un Castor, il n'en a jamais assez. Quand il a le ventre plein, il en veut encore.

—Les amis de Mercier me disent que c'est un homme qui est toujours en faveur des mesures économiques. Je suppose qu'il a dû rogner les dépenses de son pays considérablement ?

—Rogner les dépenses ! Mercier, au contraire, madame. Il tombe d'excès en cilla, comme on dit dans l'Angelus. La première chose qu'il a faite en chambre, ça été d'augmenter de \$200 l'indemnité des députés. Il a eu l'effronterie de dire dernièrement sur un husting dans le comté de Laprairie que c'était les Bleus qui avaient parti le mouvement en faveur de l'augmentation de l'indemnité. Moi, qui suis très bien posté sur les affaires de Québec, je puis vous en dire quelque chose. D'abord c'est Lemieux et Deschênes de l'Islet qui voulaient \$200 de plus par session. Ils sont allés voir les Bleus et ils leur ont demandé de ne pas en parler, et que l'affaire passerait flèche. Les Rouges avaient décidé en caucus que l'indemnité serait de \$200 de plus. Les Bleus ont laissé passer la chose parce que c'était en accord avec leurs anciennes idées. Mercier a blagué le public lorsqu'il a prétendu que c'était Leblanc, un conservateur, qui avait commencé à demander l'augmentation de l'indemnité. Je vous assure, madame, que vos canayens vont vous coûter dur d'entretien pendant que les Rouges seront au pouvoir. Depuis dix ans qu'ils sont dans l'opposition à Québec, ils se sont approchés de la crèche avec la fiale basse.

—Dis-moi, Ladébauche, est-ce que Mercier fait quelque chose aujourd'hui pour la colonisation ?

—Ah ben ouiche ! de la colonisation aujourd'hui, pas plus que sur la main. Mercier a stoppé ça de la belle manière. Il a montré le bout de l'oreille pendant la dernière session, lorsqu'il a insulté le curé Labelle en pleine chambre, en l'accusant d'être un agent électoral. Le meilleur temps pour travailler à la colonisation c'est entre les semailles et les foins. Les foins sont coupés et l'argent n'est pas encore distribué. Il n'y a absolument rien de fait. Un grand nombre de Canayens sont partis pour les Etats. Maintenant on sera obligé d'exécuter les travaux dans l'automne, lorsque les jours sont bien courts. Mercier n'est bon qu'à se vanter et il n'avancera à rien avec sa colonisation. On n'a pas encore nommé de ministre d'agriculture tel qu'on l'avait pro-

mis et la colonisation aujourd'hui est entre les mains de Jimmy McShane, un commerçant de bœufs qui passe son temps à dégoiser contre le curé Labelle en disant que c'est un propre à rien et un blagueur.

—Est-ce que les Canayens endurent ces bêtises-là ?

—Oui, ma chère dame, mais ça ne peut pas durer longtemps. Mercier cherche déjà à se débarrasser de McShane qui le compromet trop auprès des amis du curé Labelle. Vous devez savoir, madame, qu'il n'y a qu'un seul homme dans le pays qui s'occupe de coloniser et cet homme c'est le curé.

—Mon cher Ladébauche, j'ai été beaucoup bâdrée il y a un mois par des Canayens qui voulaient être sirés. Mais gens ont été obligés d'en mettre au moins une douzaine à la porte. Tu comprends bien que pendant mon Jubilé, j'ai été obligée de sirer les gros des vieux pays, il ne me reste plus de sirage pour les Canayens. Du reste, le mot sironne bien mal devant certains noms de baptême de tes compatriotes. Si je m'avisais de sirer les gros parmi les Rouges on verrait des appellations bien drôles.

—Vous avez raison là, Mame Victoire, nous aurions par exemple Sir Honoré Mercier, Sir Honoré Champagne dit Beaugrand, 8 mes côtes ! Sir Anselme Trudel, Sir Cléophas Beausoleil, et bien d'autres encore.

—Penses-tu, Ladébauche, que les rouges en ont pour longtemps au pouvoir ?

—Pas plus que dix-huit mois encore. Ils ont un peu d'argent en mains, d'abord ce que la province d'Ontario leur a donné, ensuite ce qu'ils vont pomper des banques et des assurances. Plus tard ils tripoteront l'emprunt de \$3,500,000. Il est presque certain qu'une partie de l'emprunt va leur coller aux doigts. Ça ne peut pas se faire autrement, voyez-vous. Ce monde-là, ce n'est pas *flush*. Ça n'a pas l'accoutumance d'avoir de grosses sommes d'argent en main et je crois bien que nous aurons un scandale des plus pommés au sujet de la distribution de l'emprunt. Ça sera probablement un castor mécontent qui nous mettra la puce à l'oreille. Les Castors, tout le monde sait ça, ne sont jamais satisfaits de leur part et ils *kikeront* toujours, c'est pour cette raison que Mercier tient tant à s'en débarrasser au plus coupant.

Le scandale arrivera, je vous le promets, avant dix-huit mois. Vous pouvez compter dessus, comme vous êtes certaine de mourir un jour.

—Ces pauvres Canayens, ils seront donc toujours les mêmes. C'est bien démontant tout de même. Mais en attendant, est-ce que Masson reste toujours à Spencer Wood ? N'est-il pas malade ?

—Il est malade et c'est précisément pour cette raison qu'on le garde là. Son successeur devra être un malade.

Dans quelques jours, madame, vous aurez la visite de M. Chapleau, de Bytown, qui vous en donnera des nouvelles les plus fraîches. Je vous le recommande bien, c'est un de vos bon amis.

—Je serai enchantée de le revoir. Sois sûr que je lui ferai une bonne façon. Bonsoir, mon ami, à la revoyure.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.

## Le "Monde" et M. Mercier

Le Monde empiète sur notre terrain. Il s'attaque aujourd'hui à M. Mercier et le relance jusque dans sa vie privée.

Le Monde a tort et nous ne lui pardonnons pas sa dernière escapade. Il devrait savoir que le premier ministre de Québec, comme le Grand et le Petit Vicaire, est la propriété privée du VIOLON.

NO TRESPASSING.

Ainsi, messieurs du Monde, tenez-vous pour avertis, nous nous vengerons de vous la prochaine fois que vous porterez atteinte à nos privilèges. Le VIOLON attaque M. Mercier dans sa vie publique et non autrement.

Vous savez que c'est l'homme de la Providence. S'il va aux courses du Parc Lépine, laissez-le faire. Il n'y va pas en cette qualité. La Providence n'a rien à voir aux courses et son homme est parfaitement libre d'y agir comme bon lui semblera.

## COUPS D'ARCHET

Est-ce que tout est fini à la mort ?

—Non, assurément. Après la mort viennent les factures de la fabrique et de l'entrepreneur de pompes funèbres.

\*\*

F. X..., de Terrebonne, s'est remarié, il y a quelques années, avec une femme au-dessus de sa condition.

Un de ses amis disait dernièrement :

—Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'il ne se soit pas remarié avec une personne de son *sexe*.

\*\*

Ho ! le canon de St-Jérôme. Il a tonné dimanche dernier à l'occasion du premier exercice des pompiers. Il a été tiré cinq fois.

Le premier coup a été le plus formidable parce que le canonier l'avait bourré avec le *Violon* et l'*Etendard*. Cet horrible mélange a causé tout le fracas.

\*\*

Un jeune homme entre dans le bureau d'un médecin de Saint-Jérôme.

—Docteur, mouman m'a envoyé vous dire qu'elle a un incendie et qu'elle a bien peur de ça. Elle voudrait avoir des remèdes.

Le médecin a compris que l'incendie dont souffrait la femme était une dysenterie qu'il traitait depuis quelques jours.

\*\*

Un mardi matin.

—Te voilà enfin dégrisé ; ce n'est pas trop tôt ! Toujours donc tu feras le lundi ?

—Mon seul jour de bonheur ; tu ne vas pas me le reprocher.

—Qu'est-ce que tu fais donc pour être si heureux que ça ?

—Pas une fois je n'ai pu me le rappeler !

\*\*

Une demoiselle d'Ottawa nous adresse une copie d'une invitation pour une soirée qu'elle a reçue de la part d'un médecin.

L'invitation est écrite sur une feuille de papier portant en tête l'annonce d'un hôtelier bien connu de la rue Sussex. Sur un coin de l'enveloppe on lit les lignes imprimées : "If not called for in ten days return to W. O. M... Wine and cigar merchant, No... Sussex street."

L'invitation est rédigée comme suit :

Mlle Albina X...,

La présence de votre compagnie est requise chez madame X..., No..., rue..., lundi soir, le 25 courant.

Votre respectueux,

L. CHARURBAIN, M.D.

\*\*

Deux cultivateurs sont surpris par un orage au moment où ils passent devant le presbytère de Saint-Jérôme.

Ils arrêtent leurs charettes près de l'église et se mettent à l'abri des grands arbres. L'orage bientôt devient une tempête, accompagnée des roulements sinistres du tonnerre.

La foudre s'approche et déchire à chaque instant le sein de la nue avec des crépitements terribles. Un des cultivateurs est épouvanté par un dernier éclat électrique du firmament et demande à son compagnon de se réfugier dans l'église.

Celui-ci lui répond : Pourquoi trembles-tu comme ça ? Vois donc le curé Labelle sur sa galerie. Il n'a pas peur du tonnerre, lui. Il regarde le ciel et les éclairs et il semble y prendre plaisir.

—Ce n'est pas surprenant, reprit l'autre, le curé est un homme qui aime tant le *borderas*, que ça ne lui fait pas grand chose.

\*\*

Encore un dompteur qui vient de se faire égratigner par un lion de mauvaise humeur !

Ah ! dame ! tout n'est pas rose dans le métier !

Un monsieur s'entretenait, l'autre jour, de ce dramatique incident avec l'épouse légitime d'un dompteur qui *travaille*, en ce moment, à la fête de Neuilly.

—Ne m'en parlez pas ! déclara-t-elle en frissonnant : je passe ma vie dans des trances ! C'est affreux ! Aussi je compte bien vendre la ménagerie, acheter une propriété dans les environs de Paris et m'y retirer le plus tôt que je pourrai.

—Quand cela ?

—Aussitôt que mon mari aura été mangé !

\*\*

Encore un bon point pour le Vrai Brazeau qui épuise des trésors de subtilité pour faire enrager la concurrence. Il vient d'acheter 200,000 cigares que la Banque d'Echange gardait comme sûreté collatérale dans une faillite. Ces cigares seront vendus à la boîte et au mille à une réduction de 50 cents dans la piastre. Il a aussi un stock considérable de cannes des patrons les plus élégants et les plus nouveaux. Elles seront vendues à un bon marché qui épatera le public. Allez les voir chez le Vrai Brazeau, No. 47, rue Saint-Laurent.



LA REVANCHE DU LION.

Un écrivain célèbre disait, il y a quelques années :

“ Pendant un assez long temps, un dompteur entre à toute heure dans la cage des animaux qu'il a soumis. Non seulement ceux-ci n'essayent pas de le mordre, mais ils lui lèchent les mains et les pieds avec tous les signes de la plus grande platitude. De temps en temps, sans motif aucun et pour montrer simplement aux spectateurs toute l'étendue de son autorité, il cingle avec une baguette rougeie à blanc sa ménagerie, qui reçoit la correction sans le moindre froncement de sourcil. Il leur fait exécuter des tours de force, il les piétine, il les brave, il s'en sert comme de canapés et de descente de lit. Si bien qu'en se voyant à ce point redouté de ses bêtes, il finit par s'en croire aimé.”

Tout cela est parfaitement exact. Il est réel que le dompteur finit par entrer dans la cage de ses fauves comme dans sa propre chambre. Et comme la foule, qui était venue chercher des émotions, n'en trouve pas, en présence de ce dompteur et de ces lions qui paraissent s'entendre parfaitement, elle s'écrie : “ Les lions sont empaillés ; il ne leur manque que des roulettes ! ”

Mais vient un jour où le fauve se révolte, à la fin. Ce jour-là, au milieu de la représentation en apparence la plus paisible, le dompteur reçoit un coup de griffe, suivi de cent autres. Le lion, qui a longtemps tout souffert en silence, se précipite d'un bond sur celui qui s'était cru jusque-là son maître et le brise dans ses pattes.

On enlève alors un amas de chairs pantelantes : c'est tout ce qui reste du dompteur. Voilà ce qui vient de se passer à Bourges. On connaît le drame effrayant dont une ménagerie installée dans cette ville a été le théâtre.

Le dompteur Agop voulut, vers six heures du soir, faire répéter aux lions leurs exercices. L'un deux, excité par un temps orageux, manifestait une irritation sourde et se refusait à obéir. Le dompteur voulut alors vaincre cette résistance et cravacha le fauve. Mais celui-ci, bondissant sur le malheureux, lui brisa la colonne vertébrale d'un furieux coup de patte et, ensuite, lui broya la tête. Agop était mort sur le coup.

L'infortuné est à plaindre, à coup sûr. Mais il ne devait guère se faire d'illusion sur le sort qui l'attendait. En effet, Agop avait, à plusieurs reprises, failli être dévoré. A Bordeaux, à Clermont, à Toulouse, on le retira grièvement blessé de la cage des lions.

Evidemment, ce dompteur là n'était pas d'accord avec ses fauves. Il y avait, comme on dit, un “ froid ” entre lui et eux. Cela devait finir mal, et cela, en effet, a mal fini.

Qui ne se souvient de cet Anglais flegmatique suivant en tous lieux le dompteur Batty et assistant, impassible, à chacune de ses représentations ? “ Ce spectacle vous intéresse donc beaucoup ? ” lui demanda un jour le dompteur. “ Non, répondit l'Anglais, mais j'attends le moment où l'une de vos bêtes vous mangera ! ” Si ce féroce Anglais a suivi le malheureux Agop, il doit être satisfait : son vœu a été accompli.

Maintenant qu'un dompteur a été dévoré par un de ses fauves, vous allez entendre les plaintes ! Chacun va crier à l'horreur. On parlera des spectacles sauvages ; l'on protestera contre des exhibitions qui peuvent avoir de si tragiques dénouements.

Mais l'oubli se fait vite sur les incidents qui se produisent. Demain, qui pensera au pauvre Agop ? Personne. Et la foule continuera à se porter dans les ménageries pour applaudir aux exploits des dompteurs.

Chaque année, le public a son favori. Aujourd'hui, le nombre des dompteurs est, en somme, assez élevé. Le métier est fructueux. On joue sa vie, mais basta ! on ne songe qu'à la recette.

A la vérité, il faut bien avouer que ce sont des héros, ceux qui affrontent les fauves face à face ; mais j'aimerais que leur héroïsme fût mieux employé.

Le premier dompteur devenu populaire fut un ancien matelot, nommé Martin.

JEAN FROLLO.

— Réflexion du *Journal des Abrutis* :  
Après un duel, le plus veinard des deux combattants n'est pas celui que l'on panse.



YOU DIRTY BOY

Johnny.—Cré cochon d'enfant ! Je t'avertis que c'est la dernière fois que je te lave la tête. Que je t'y reprenne encore à arracher des carottes pour Trudel !

Quand il parut sur la scène du théâtre de la Porte-Saint-Martin dans une pièce écrite pour lui et Carlotta, sa lionne favorite, on s'écrasa pour l'aller voir. La pièce s'appelait : *Les Lions de Mysore*. Martin, fait prisonnier, était condamné par un sultan de la décadence, désireux d'imiter les empereurs romains, à être mangé par les bêtes. Il entra dans le cirque : un lion bondissait sur la scène, rugissait, s'avançait pour le dévorer. La foule émue, haletante, la sueur au front, suivait les mouvements du fauve. Tout à coup, le dompteur faisait un signe : alors, le lion grognait et venait se coucher lentement, tête basse, à ses pieds.

Après Martin, il y eut Van Amburg qui avait pour spécialité de dompter les tigres. Carter lui succéda ; puis, vinrent Charles, Mme Leprince, Crockett, Hermann, Batty, Lucas.

Jamais dompteur ne fut plus élégant que Crockett. Il entra dans la cage des lions comme dans un salon. Si un des fauves le touchait trop vivement, Crockett avait l'air de dire : “ Eh ! pas si vite ! tu chiffonnes ma chemise ! ”

Batty a eu aussi une grande réputation. On se le rappelle, avec son costume honnête jeune et plein de fierté, d'une audace incroyable. Il fut le premier peut être qui se risqua à mettre sa tête dans la gueule d'un lion. Une fois, il la retira couverte de sang : il avait une blessure béante à chaque tempe ; il essuya ce sang avec son mouchoir, tranquillement, et continua ses exercices.

Lucas, qui avait été l'aide de Batty, fut comme Agop vient de l'être, tué par ses fauves. Van Amburg et Charles l'ont été aussi. Il n'y a pas longtemps, Bidet a failli ne pas sortir vivant des griffes d'un de ses lions. Mlle Nouma Hawa, à Verviers, a été cruellement blessée à son tour.

En définitive, que dire ? Est-ce que le lion a tort, quand il se venge ? Qui oserait l'affirmer ? N'est-ce pas, au contraire, un fait que nous reconnaissons comme absolument légitime que la révolte de la bête contre celui qui veut la ployer sous son joug, qui entend la martyriser, qui en fait son jouet et sa chose ?

Il faudrait que le public eût le bon sens de repousser des spectacles sauvages. Les spectacles des dompteurs sont des restes de barbarie. Ne reprenons pas aux anciens leurs jeux de brutes. La belle et magnifique chose, en vérité, que d'aller assister à un tournoi entre un homme et des animaux féroces et de se dire : “ Tout à l'heure, l'homme sera peut être dévoré par les animaux ! ”

Le mystère de la création ; mise en scène nouvelle d'après Aurélien Scholl.

Dernièrement, l'instituteur d'un village de Saintonge, obligé de s'absenter pour un mariage, pria l'épicier, son ami, de faire la classe à sa place, ou, du moins, d'amuser le tapis.

— Mes enfants, dit l'épicier, nous allons causer de la création du monde. Figurez-vous que, dans ce temps-là, il n'y avait ni maire, ni conseil municipal ; il n'y avait même rien du tout. C'est vous dire qu'on s'embêtait ferme. Dieu fit alors le soleil, puis l'eau et la terre. Après quoi il se mit carrément aux animaux.

L'élève Bégusseau.— Il a dû bien rire quand il a fait les singes ?

L'épicier.— Il se tortait.

L'élève Goudinard.— Et qu'est-ce qu'il a fait après ?

L'épicier.— Après, il s'est mis aux perroquets.

L'élève Bégusseau.— Et comment s'y est-il pris ?

L'épicier.— Très simplement : il a envoyé chercher des plumes, des becs et des pattes, et il a fait des perroquets.

L'élève Bergouillou.— Et les poissons ?

L'épicier.— Les poissons avaient été créés la veille ; ainsi, même au moment de la création, ils n'étaient pas très frais.

Bégusseau.— Est-ce que tous les poissons ont été faits le même jour ?

L'épicier.— Tous, depuis la baleine jusqu'à la sardine à l'huile. Ça été si vite que le soir il n'y avait plus d'arrêtes. C'est alors que le créateur se décida à faire les huitres et les moules.

L'élève Goudinard.— Et il n'a pas éprouvé de fatigue ?

L'épicier.— Pas la moindre. Il n'a été incommodé qu'un instant, quand il a fait les morues, à cause de l'odeur.

“ Le général Boulanger ne pouvait échapper à la vogue commerciale. Nous avions eu l'anisette de Béranger, le vermouth Gabetta, les mouchoirs Sarah Bernhardt, nous devions voir un liquoriste malin fabriquer l'amer du général Boulanger. La célébrité populaire n'est donc pas sans amertume, le brave et populaire général en sait quelque chose ! ”

Ces réflexions philosophiques précèdent, dans *La finance pour rire*, une chanson de M. Henri Baguet sur ce nouvel amer. En voici le refrain :

La vie a bien de l'amer  
Tume, tume, tume, tume,  
Sans compter celle qu'on hume  
Dans l'absinthe et le bitter  
Sans réclame et sans grand-peine,  
L'amer qu'il faut tous prôner,  
C'est l'amer, l'amer du Géné,  
Du général Boulanger.

Un bon rentier qui vient de s'installer à la campagne est en train d'accrocher au plafond de son vestibule une jardinière en terre cuite. Il la laisse échapper et elle tombe sur la tête de sa femme, qui pousse des cris de douleur.

Le mari descend de son échelle double. — Ne crie donc pas, ma poupoule, dit-il d'une voix rassurée ; tiens, regarde : la jardinière n'est pas cassée !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2 50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,  
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,  
IMPRESSIONS DE COMMERCE  
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,  
GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

L'HOTEL CANADIEN  
D'OTTAWA

Depuis plusieurs années le public s'est plaint, avec raison, de ne pouvoir trouver un hôtel canadien de première classe à Ottawa. M. Georges Latrémouille a rempli cette lacune en ouvrant un magnifique établissement où les voyageurs trouveront tout le confort désirable : chambres spacieuses, bien aérées, meublées avec luxe dans le dernier goût. L'hôtel est au centre de la ville avec vues sur le Parc et la rue Sussex. La buvette renferme les vins des meilleurs crus. Les députés qui y ont logé pendant la dernière session se déclarent parfaitement satisfaits. Prix modérés. L'Hôtel Canadien est aux numéros

536 et 538, RUE SUSSEX.

25 juin—2m

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec promptitude, et à prix très modérés.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, prunelles, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

jno

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

## LE CROS LOT!

—Paturon ! en voilà un fier égoïste !

—Oh ! oui !

Ainsi parlaient d'un de leurs camarades, deux employés d'une maison de commission du faubourg Poissonnière.

Celui à qui s'appliquait cette qualification ne la méritait pas, après tout, beaucoup plus qu'un autre ; c'était un vieux garçon, employé aux écritures dans la maison ; il avait traversé des moments difficiles, vivait tout juste de sa place, et regardait à dépenser quelques sous. Il n'était guère plus tendre pour lui que pour les autres, cherchait l'économie en toute chose, et, logé à un cinquième étage, ne se permettait d'autre distraction que sa promenade du soir sur le boulevard des Filles-du-Calvaire.

Il avait quelques parents en province ; mais, c'étaient des cultivateurs encore plus pauvres que lui. Il n'en pouvait rien attendre, pas plus qu'il n'était à même de leur être utile. Il avait été le parrain d'un des enfants, qui lui écrivait au jour de l'an, puis à sa fête, et c'est tout.

Un soir d'été, Paturon, en faisant sa promenade ordinaire, s'arrêta, devant une affiche aux couleurs étincelantes, qui représentait une dame peu vêtue, le pied sur une roue, un bandeau sur les yeux, une corne d'abondance à la main. C'est ainsi que de tout temps on a dépeint la fortune, et ce n'est que sous cette forme allégorique que Paturon, jusqu'alors, avait fait connaissance avec elle.

De la corne d'abondance, s'échappaient des pièces d'or et des billets de banque. En haut de l'affiche était écrit en gros caractères : *Loterie autorisée.*

Pendant que notre homme contemplait l'affiche d'un œil distrait, un crieur passa à côté de lui, offrant en vente les derniers billets de la *Loterie continentale*, dont le tirage avait lieu le lendemain, Paturon, sans bien s'expliquer pourquoi, céda à une fantaisie soudaine et, appelant le crieur, il lui acheta un billet.

La chose ne fut pas plus tôt faite qu'il eut quelque regret d'avoir échangé une pièce de vingt sous contre ce morceau de papier. Mais il n'y avait pas à y revenir : Autant de perdu ! se disait-il, en rentrant chez lui assez mécontent de lui-même.

Aussi, peu confiant dans le hasard, il ne pensait presque plus à son billet, lorsque en rentrant de son travail, le lendemain, il entendit deux hommes causer avec animation :

—C'est-il assez de déveine, disait l'un d'eux, j'ai le numéro 4,375 et c'est le 4,376 qui a gagné.

4,376 ! Paturon avait vu ce chiffre-là ailleurs que dans les comptes de son patron. Il prit son billet dans sa poche : oui ! c'était bien le No 4,376.

—La liste des numéros gagnants de la *Loterie continentale* ! criait à côté de lui une voix enrouée. Il acheta la liste. Encore deux sous de dépenses ! Mais, n'importe ! c'était bien son numéro ! il avait gagné le gros lot ! 100,000 francs !

Il s'essuya le front, il avait chaud. D'autres auraient cédé à quelque accès de folle joie, mais ce n'était pas une nature expansive, il rentra chez lui et s'enferma à double tour, ce qu'il ne faisait jamais, n'ayant pas grand-peur des voleurs, pour de trop bonnes raisons.

Et alors, dans cet esprit troublé, il se fit un travail bizarre. Au lieu des avantages de la fortune, ce furent ses inconvénients qui lui apparurent tout d'abord.

Il était riche ! Quand on le saurait, c'est à qui lui demanderait quelque chose ! Ses parents de province qu'il connaissait à peine feraient appel à sa générosité. Il faudrait donner un gros cadeau à son filleul. Et les employés du magasin, il faudrait fêter avec eux cette chance imprévue ! Et des demandes de secours allaient pleuvoir de tous les côtés. Dame ! quand on est des heureux de ce monde, et que, sans travail ni peine, on a gagné une fortune !

Il ne dormit presque pas de la nuit, mais, le lendemain matin, son parti était pris. Il alla à son magasin dire qu'il était malade, et, rien qu'à voir sa figure bouleversée, on le crut aisément. De là, il se rendit dans une étude de notaire où il connaissait un des clerks, à côté de qui il avait quelquefois diné dans un bouillon Duval, les jours où il faisait des folies. Il commença par se renseigner auprès de lui pour savoir si les clerks étaient tenus à la même discrétion professionnelle que leur patron, puis il le mit dans la confidence, lui demandant, s'il était possible d'arriver à toucher son lot sans se faire connaître et sans que personne en pût rien savoir.

Le clerk, qui avait la prétention d'être observateur et qui, à ses moments perdus, écrivait des romans de mœurs modernes, entrevit une étude de caractère à faire sur le vif et se prêta d'autant plus volontiers aux désirs de Paturon.

On convint de tout, et, quelques jours à peine s'étaient écoulés, que le notaire avait reçu le gros lot, avait acheté un titre de rentes au porteur, et, en outre, avait remis à l'heureux gagnant quelques centaines de francs qui lui restaient, tous frais payés.

C'était à merveille, et notre homme, très content de son idée, s'appropriait à ne rien changer à ses habitudes et se réservait de réfléchir mûrement à l'emploi qu'il ferait de ses revenus.

Ce qu'il ignorait, c'est que le clerk de notaire avait eu, de son côté, une idée assez singulière : se servant d'une petite presse qui était à l'étude, il avait composé quelques lignes et en avait tiré un seul et unique exemplaire sur un petit carré de papier rose.

Le lendemain, il était sur le boulevard, à l'heure où Paturon faisait sa promenade ordinaire, et, si on l'avait observé, on l'aurait vu causer avec un distributeur de prospectus, lui donner la pièce et lui remettre en même temps le papier rose, en lui désignant un passant auquel il devait l'offrir.

Tout cela se fit le plus naturellement du monde. Paturon prit machinement le papier, sans même le lire tout de suite, qui sait s'il n'allait pas le jeter au vent, quand, l'ayant regardé, il devint tout pâle et s'arrêta, s'appuyant à un arbre et relisant de nouveau.

Il n'y avait pas à s'y tromper, voici ce qui était imprimé sur ce papier que l'on distribuait ainsi à tout venant :

On lit dans le *Petit Journal* :

Le meilleur binocle est le binocle de la Fortune fabriqué par Durant. C'est le seul que porte M. Paturon, employé de commerce, demeurant rue Pont-aux-Choux, 17, qui vient de gagner le gros lot de la *Loterie continentale* (100,000 fr.) Cette fois, on ne dira pas que la fortune est aveugle.

Qui avait pu le trahir ainsi ! qui avait pu déjouer toutes ses précautions !

Et maintenant tout le monde était au courant ! Il lui semblait que les passants se retournaient pour le regarder. Il baissa la tête en apercevant un monsieur qui lisait le *Petit Journal* et il frémit en pensant qu'avec son tirage de 950,000 exemplaires, cela faisait trois millions de lecteurs qui, à cette heure, étaient dans le secret ! Sans compter ceux qui avaient lu le prospectus. Enfin, le mal était fait, tout cela était irrémédiable ! Paturon était l'homme des promptes déterminations, comme tous ceux qui obéissent à une idée fixe. Il courut à son domicile, paya un terme d'avance, et dit à son concierge ébahi qu'une affaire urgente le forçait à quitter Paris.

—Mais, monsieur, lui dit le concierge, donnez moi au moins votre adresse ! s'il venait une lettre pour vous.

—Vous me l'enverrez poste restante.

—Où ça ?

—A Quimper-Corentin, répondit-il au hasard, et il partit.

Une heure après, il était en chemin de fer. Il descendait à Orléans et, comme en somme tout est facile quand on a un peu d'argent dans sa poche, la semaine ne s'était pas écoulée qu'il était locataire d'une petite maisonnette à une heure de chemin de la ville.

Naturellement il s'était bien gardé de louer sous son nom. Ce nom qu'une publicité effrénée avait dû rendre célèbre. Il était devenu M. Durant.

Une paysanne lui faisait son ménage et prenait soin du jardin. Il vivait à peu de frais, il était son maître. Lui, qui, dans son existence au jour le jour, n'avait jamais osé rêver la fortune, il la possédait, et personne ne le troublait en rien. Il était seul ! tranquille ! Après tout cet argent était bien à lui ! n'était-il pas libre d'agir à sa guise ?

Ce repos était tellement complet, qu'au bout de six semaines il sembla à Paturon qu'il jouissait moins de sa quiétude. Ce n'était pas de l'ennui assurément, tout au plus l'habitude qui, peu à peu, fait trouver tout naturel le bien-être qu'on a si longtemps désiré.

Enfin, il y avait quelque chose. Quoi ? c'était assez difficile à dire, mais cela se sentait. Sur ces entrefaites, la femme de ménage, la vieille Louison, lui dit un jour que, le lendemain, elle viendrait plus tard. Un de ses voisins, un pauvre diable venait de mourir, il fallait l'enterrer et donner un petit coup de main à la veuve qui restait seule avec quatre enfants.

Cela avait été dit simplement et sans même qu'il vînt à la pensée de Louison que son maître aurait pu soulager un peu cette détresse. Paturon en fut presque surpris. On ne lui demandait rien ! et on faisait bien ! car ça ne le regardait pas ! S'il fallait venir en aide à tous ceux qui sont dans le besoin ! On n'en finirait pas. Mais enfin il ne put s'empêcher d'y penser. Puisqu'on ne lui demandait rien, il résolut de donner quelque chose, et, le lendemain, il remit à la paysanne éblouie une pièce de vingt francs pour ses pauvres voisins.

Ce jour là, il lui sembla qu'il était de meilleure humeur. Il songea à ses parents, des gens de la campagne aussi. Ils avaient dû lire le *Petit Journal*. Qu'avaient-ils pensé de son opulence ? Il se souvint alors de Quimper-Corentin, où il avait dit qu'on lui envoyât ses lettres. Il écrivit au directeur du bureau de poste et s'attendit à recevoir toute une corbeille de solliciteurs et de quémandeurs de toute sorte ! Tout cela flambeait dans l'âtre, et il n'en serait plus question.

A sa grande surprise, on ne lui renvoya qu'une seule lettre. Son filleul, comme d'ordinaire, lui avait écrit pour sa fête.

Et avec cela pas une demande, pas une allusion au gros lot ! Rien qui ressemblât à une requête, même indirecte ! Pas un des camarades du magasin n'avait pensé à lui. C'était singulier.

Eh bien ! puisque sa famille ne demandait rien non plus, il résolut de nouveau de donner quelque chose. Cela devenait son refrain ! Il envoya une petite somme par lettre chargée, en cherchant toutes sortes de raisons pour expliquer cette libéralité, qui s'expliquait pourtant bien d'elle-même, et, bravement, il donna son adresse.

Deux jours après, il reçut la réponse. C'est drôle, cela lui fit plaisir de voir arriver la lettre. Décidément il avait vécu trop isolé, et ce fut bien autre chose quand il lut l'expression bien naïve et bien touchante de la plus vive reconnaissance. Son envoi avait fait tant de bien ! et ces gens qui ne se plaignaient pas en avaient tant besoin !

Il fut tout surpris de se sentir ému, et de découvrir qu'il n'était pas désagréable de rendre service. Après tout, ce n'était pas sa faute s'il avait mis tant de temps à s'en apercevoir ! C'était la première fois de sa vie qu'il lui était possible de faire des largesses.

A partir de ce moment, la promenade habituelle qu'il faisait le long du petit bois lui parut moins agréable. Est-ce que le boulevard n'était pas plus gai ! Une fois lancé dans cet ordre d'idées, il n'y tint plus et, un beau matin, il partit pour Paris, bien décidé à affronter le choc et éprouver l'effet que produirait dans la capitale le retour de l'heureux gagnant du gros lot de la *Loterie continentale*.

On lui demanda des nouvelles de sa santé, et ce fut tout ! C'était trop fort ! Ah ça ! ces gens-là n'avaient donc pas lu le *Petit Journal*, et, en allant voir le clerk de notaire, son confident, il ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement.

—Que voulez-vous, lui dit l'autre, c'est la chose du monde la plus simple à Paris ; ces événements-là arrivent si souvent ! et sans parler des loteries, il lui énuméra toutes les obligations qui, à chaque trimestre, faisaient gagner de gros lots.

—Eh bien, moi ! je ne trouve pas cela si simple que vous voulez bien le dire. Comment ! je n'avais pas le sou ! Et maintenant j'ai de quoi vivre, et je peux être utile aux autres, et je peux faire du bien à de braves gens qui n'ont pas eu le même bonheur que moi, et qui peut-être le méritaient davantage ! Mais c'est merveilleux ! C'est-à-dire que si ça n'avait pas été mis dans les journaux, je l'y ferais mettre.

—Eh bien ! mon brave Paturon, vous pouvez vous passer cette fantaisie, car, excepté mon patron et moi, personne n'a su que vous avez gagné le gros lot !

—Allons donc ! Vous voulez rire ! Et ce papier ! Voyez ! dit-il en tirant de son portefeuille le prospectus rose qu'on lui avait distribué sur le boulevard.

—Ce papier est l'unique exemplaire qui ait été imprimé répondit le clerk de notaire en expliquant à Paturon stupéfait la plaisanterie qu'il s'était permise. J'avais bien pensé que vous aviez le cœur moins dur que vous ne vouliez vous le persuader à vous-même, et vous voilà au point où je comptais vous voir ! m'en voulez-vous ?

—Pas du tout !

Depuis ce temps, Paturon a vécu comme tout le monde. Il a casé son filleul, il a un petit logement à Paris et va passer l'été à la campagne dans sa maisonnette. Il lui est arrivé parfois de reprendre un billet de loterie, mais il n'a plus jamais gagné le gros lot.

CH. NUITTER.

FIRE-WATER PROOF



PAINT

NE LISEZ PAS CECI !

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$ 1.10  
Cerise et Jaune foncé - - - 1.25  
Toute autre nuance pale - - 2.00  
Vert à persiennes - - - - 4.00

par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvriront une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi. Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons nous remboursons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie  
219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

LOTTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 17 Aout 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,

19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE

ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.

Boite 880 B.P.